

grande activité dans tous les ports militaires ; on multiplia les occasions de mettre en mer des escadres d'évolution pour former des généraux et exercer les équipages. On remplit nos arsenaux et nos magasins de munitions et d'approvisionnement. Cette œuvre fut poursuivie avec autant de persévérance que de succès par M. de Sartines, son successeur ; et si nous avions à notre tête des hommes jaloux de défendre l'honneur et de soutenir la puissance de la France, ils trouveraient dans la conduite de ces deux ministres plus d'un exemple à imiter.

C'est durant cette période que survinrent les démêlés entre la Grande-Bretagne et ses colonies d'Amérique, en 1765, au sujet de l'acte du timbre, et en 1773 au sujet du droit sur le thé. C'est sans doute aussi à ces circonstances qu'il faut attribuer le silence gardé par le cabinet anglais sur les développements de notre marine. Quoi qu'il en soit, ces démêlés finirent par prendre un caractère plus sérieux, et en 1775, la métropole ayant voulu employer la violence, la guerre éclata.

L'Europe était alors agitée par les idées de liberté et de philantropie dont la philosophie française avait pris la glorieuse initiative. Aussi ces événements eurent un immense retentissement partout, surtout en France. L'opinion publique faisait des vœux pour le triomphe des insurgés ; on leur envoyait de l'argent, des armes, des volontaires. Quant à Louis XVI, il voulait sincèrement la paix et cherchait à éviter la guerre par toutes sortes de concessions ; il alla jusqu'à donner l'ordre d'arrêter dans les ports les jeunes officiers qui allaient offrir leur épée et leur expérience militaire aux insurgés : ce n'est qu'en échappant aux recherches de la police que Lafayette et quelques amis purent quitter le sol français et aborder l'Amérique. De leur côté, les Anglais, selon leurs habitudes et dès 1774, exerçaient les plus intolérables vexations contre nos bâtimens et avaient, comme en 1756, donné à leurs commandans l'ordre de s'emparer, avant toute hostilité, des établissemens français. C'est ainsi que ce qu'on nous avait laissé de possessions dans l'Inde fut envahi et Pondichéry investi, presque un an avant la déclaration de guerre.

Toutes ces violences déterminèrent enfin le gouvernement pacifique de Louis XVI à une intervention, que d'ailleurs la France réclamait avec énergie, tant pour satisfaire les passions libérales qui fermentaient dans son sein que pour laver les affronts de la guerre de sept ans, dont l'orgueil national était profondément blessé. Toute le monde connaît les résultats de cette collision, à laquelle l'Espagne et la Hollande, poussées par les prétentions intolérables de la Grande-Bretagne, ne tardèrent pas à prendre part. Heureusement, l'administration prévoyante de Choiseul et de Sartines avait mis cette fois la France en mesure de soutenir la lutte avec avantage. On put disposer de 80 vaisseaux, de 46 frégates et de 50 bâtimens de moindre force, et l'on vit surgir tout-à-coup les d'Orvilliers, les d'Estaing, les Guichenon, les Suffren, les Kersaint, qui firent respecter notre pavillon sur toutes les mers. Nous ne rappellerons pas les victoires qui distinguèrent nos armées de terre et de mer durant cette guerre ; il nous suffira de dire que la France eut la gloire de conserver ou de faire restituer les possessions de tous ses alliés, de faire subir à l'Angleterre la neutralité armée des trois puissances du Nord coalisées pour défendre le principe de la liberté des mers, et de contribuer d'une façon décisive à assurer l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique. Le traité, signé à Versailles en 1763, effaçait la honte du traité de Paris.

C'est quelques années après l'émancipation

des Etats-Unis qu'éclata la révolution française. Pitt et l'aristocratie anglaise conçurent de prime abord l'espoir de profiter des événements pour se venger des échecs de la dernière guerre et abaisser notre puissance. Mais les principes de la France avaient soulevé les plus vives sympathies non-seulement dans cette malheureuse Irlande, toujours prête, les circonstances aidant, à se soulever contre ses oppresseurs, mais dans le centre même de la vieille Angleterre. Ces sympathies s'étaient quelquefois manifestées par des symptômes si alarmans que le gouvernement craignit sérieusement pour l'existence de la constitution. Ainsi l'anniversaire du 14 juillet causa à Birmingham une émeute formidable, et le peuple, maître de la ville pendant plusieurs jours, incendia les maisons des habitans connus par leurs sentimens hostiles contre la révolution française. L'aristocratie anglaise et l'homme d'état qui la gouvernait, furent donc obligés d'ajourner leurs desseins, et ils durent employer trois années entières à ruiner les principes de la révolution en la présentant comme irréligieuse, anti-sociale, avide de bouleversemens, prête à tous les crimes ; à réveiller les vieilles haines nationales contre la France, en lui montrant l'occasion unique d'acquiescer l'empire exclusif de la mer ; et à aplanir, par des traités particuliers avec chaque puissance, toutes les difficultés qui pouvaient être un obstacle à une coalition générale de l'Europe. Cette œuvre accomplie, le cabinet anglais rappela d'abord son ambassadeur et ne tarda pas à passer, toujours sans déclaration de guerre, à des hostilités réelles ; ainsi, défense fut faite aux vaisseaux français d'acheter des blés en Angleterre ; une frégate française fut attaquée et prise par deux vaisseaux anglais dans la mer des Indes ; et le stathouder de Hollande fut poussé dans la coalition par les conseils et par l'influence du cabinet de St-James.

La Convention avait montré une patience qui n'était pas dans ses habitudes, et avait offert toutes sortes de concessions. Elle fut forcée de déclarer la guerre. Alors éclata la lutte la plus gigantesque dont les annales humaines fussent mention : d'une part, l'immortelle assemblée, appuyée sur Paris et quelques départemens ; de l'autre, l'Europe et les trois quarts de la France insurgée. Durant cette période, l'Angleterre fut l'âme de toutes les coalitions à l'extérieur, de toutes les rébellions à l'intérieur. Introduite par la trahison des royalistes à Toulon, elle brûla notre flotte lorsqu'elle dut fuir devant notre armée victorieuse. Complice des émigrés de Quiberon, elle abandonna lâchement ses alliés à la vengeance des soldats républicains, et mérita l'apostrophe si amère de Shéridan : "Où, le sang anglais n'a pas coulé, mais l'honneur anglais a coulé par tous ses pores." Ne reculant devant aucun moyen, elle encouragea et soutint de son or l'assassinat, l'incendie, la fabrication des faux assignats. L'héroïsme de la France révolutionnaire triompha de tout. La marine républicaine lutta souvent avec succès, toujours avec courage, et tint très jusque au bout à la marine anglaise sur toutes les mers. Sur le continent, la guerre, qui fut d'abord signalée par de grandes adversités supportées avec héroïsme, fut terminée à la gloire de notre pays par les victoires de Masséna à Zurich et l'extermination de l'armée de Suwaroff en Suisse ; de Brune à Alkmaar et la capitulation du duc d'York en Hollande ; de Bonaparte à Marengo et la convention militaire signée par Mélas à Alexandrie ; de Moreau à Hohenlinden, et l'armistice de Steyer imposé à l'archiduc Charles. L'Europe, épuisée, dut poser les armes et signer les traités de Lunéville et d'Amiens, qui portèrent au plus haut degré la grandeur de la France, et comblèrent tous ses ennemis de confusion. L'Angleterre restituait à la France

et à ses alliés toutes leurs colonies, excepté deux îles, celles de la Trinité et de Ceylan, l'Égypte à la Porte-Ottomane et Malte à l'ordre de St-Jean. Elle laissait la France maîtresse de la Belgique, des provinces du Rhin, de l'Italie, ayant sous son protectorat la Hollande, l'Allemagne, la Suisse et l'Espagne. Tels avaient été pour elle les résultats de dix ans de combats, d'intrigues souvent criminelles, et de quatre milliards ajoutés à sa dette publique !

L'Angleterre n'avait fait la guerre que pour reprendre haleine : la paix ne fut pas de longue durée. Sur différens prétextes, le cabinet anglais ajourna la restitution de Malte, jusqu'à ce qu'enfin il jeta le masque. Mais auparavant, il fit encore ce qu'il avait fait en 1741, en 1756, en 1778, en 1792 ; il lança ses flottes et ses corsaires sur les bâtimens français avant toute déclaration de guerre, et cet acte infâme de piraterie lui valut plus de 150,000,000 fr. et plusieurs milliers de matelots prisonniers. En représailles de ce brigandage, le 1^{er} consul fit arrêter comme otages tous les sujets de la Grande-Bretagne qui se trouvaient sur les possessions françaises, et le général Mortier occupa le Hanovre après avoir fait capituler le feld-maréchal Walmoden et son armée. Chose étrange, le cabinet anglais jeta les haut cris et osa se plaindre de ces deux mesures fort légitimes comme d'une violation du droit des gens.

L'Angleterre, de son côté, déploya une incroyable activité pour soulager l'Europe contre nous raviver la chouannerie en Vendée et susciter des complots contre la vie du chef du gouvernement français. Deux de ses agens revêtus du caractère d'ambassadeurs furent même, à cette époque, hautement signalés comme complices de ces tentatives d'assassinat, et honteusement chassés des cours près desquelles ils résidaient. Cependant le premier consul, convaincu que la paix du continent ne pourrait être conquise d'une façon décisive et durable que dans Londres, avait fait des préparatifs considérables pour opérer une descente en Angleterre. Une armée de 80,000 hommes d'élite campait à Boulogne, et une flottille de 2,000 bâtimens attendait le moment propice pour l'embarquement. Quoique le cabinet anglais eût multiplié les moyens de défense, garni les côtes de batteries, rassemblé 60,000 hommes dans les provinces du midi, ordonné la levée en masse, fermé l'entrée de la Tamise par des vaisseaux rasés ; et appelé Nelson à son secours pour tenir la Manche ; cependant il n'était pas encore rassuré contre le génie audacieux de Napoléon et contre la valeur des soldats d'Italie et d'Égypte. Les tentatives de Nelson sur la flottille avaient été plusieurs fois repoussées, et l'on savait que si des accidens de mer, d'ailleurs si fréquens dans la Manche, éloignaient les vaisseaux anglais du Pas-de-Calais, six heures suffisaient à l'armée expéditionnaire pour mettre le pied sur le sol de l'Angleterre. Chefs et soldats brûlaient d'impatience d'en venir aux mains avec nos éternels rivaux, lorsqu'un événement imprévu de l'Autriche, séduite par l'or de Pitt, fit une diversion qui délivra le cabinet anglais de ses alarmes.

Ici recommence cette série de coalitions, à la suite desquelles Napoléon, après avoir porté le drapeau tricolore dans toutes les capitales de l'Europe, depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à l'antique cité des Czars, après avoir vaincu tous les rois et disposé de tous les trônes, finit par succomber sous le triple effort des éléments, de la trahison et du nombre. Si ces dix années de guerre furent marquées par les triomphes les plus éclatans pour la France, triomphes qui ne furent pas sans fruits pour la propagande des idées d'émancipation, de liberté et de progrès en Europe, cette gloire fut cruellement expiée par les traités de 1814 et de 1815 ; traités odieux, empreints de cette vicieuse et jalouse inimitié de